

LA PRESSE NOUVELLE Magazine Progressiste Juif

La PNM aborde de manière critique les problèmes politiques et culturels, nationaux et internationaux. Elle se refuse à toute diabolisation et combat résolument toutes les manifestations d'antisémitisme et de racisme, ouvertes ou sournoises. La PNM se prononce pour une paix juste au Proche-Orient, basée sur le droit de l'État d'Israël à la sécurité et celui du peuple palestinien à un État.

ISSN: 0757-2395

PNM n° 352 - Janvier 2018 - 36^e année

MENSUEL ÉDITÉ PAR L'U.J.R.E.

Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide

Le N° 6,00 €



DONALD TRUMP, JÉRUSALEM ET LE BOOMERANG

On dit souvent Donald Trump « imprévisible ». Ce n'est pas le cas de sa décision, prise le 6 décembre dernier, de reconnaître Jérusalem comme capitale de l'État d'Israël. Tout au long de sa campagne électorale, il s'était en effet engagé à déplacer l'ambassade américaine de Tel-Aviv à Jérusalem. Ce transfert fait d'ailleurs l'objet d'une loi votée par le Congrès des États-Unis le 23 octobre 1995, mais qui autorise cependant le président à reporter cette décision tous les six mois : Bill Clinton, George W. Bush et Barack Obama ont profité de ce sursis. ■■■ (Suite en p.3 de l'article de D. Vidal)

VIENNE AVANT LA NUIT

L'auteur dans ce très émouvant documentaire part sur les traces de son arrière-grand-père dont il possède une photographie, mais qu'il n'a pas connu. Wolf Leïb Fränkel, né en Pologne en 1853, choisissant l'exil, aux États-Unis, en fut refoulé ; de retour en Europe, il s'installa à Vienne. C'est par l'évocation du cinéma du grand Max Ophüls que s'ouvre ce film. Et Robert Bober croise les écritures car dans *Lettre d'une inconnue* et *La Ronde* qu'Ophüls porte à l'écran, dans son style si reconnaissable et unique, ce sont aussi Zweig et Schnitzler que l'on retrouve. *Vienne avant la nuit* évoque la vie de ces écrivains viennois, les lieux qu'ils fréquentèrent et à travers eux, ressuscite la mémoire de ceux qui devinrent des réfugiés ou des exilés comme Roth ou Zweig. ■■■

(Suite en p.7 de l'article de L. Laufer)



Editorial

VŒUX

par BERNARD FREDERICK

En ce début d'année, nous formons nos meilleurs vœux pour chacune et chacun d'entre vous, pour vos familles, pour vos proches. La chance soit avec vous !

Nous espérons de 2018 la paix, la prospérité, la sécurité. Nous espérons !

Nous avons l'espoir au cœur ; c'est la source de notre engagement social et citoyen. C'est notre façon d'être juif.

Et il faut bien que nous ayons l'espoir au cœur dans cette France et ce monde de 2018. Sinon qu'est-ce qui pourrait nous réjouir ?

• Les provocations du président Trump (Corée, Jérusalem, Russie) ? Lisez donc page 3.

• La politique du président Macron ? Rendez-vous page 4 !

Il n'y aura pas de consultation électorale avant 2019 (élections au Parlement européen). Il faudra se faire entendre autrement. Les syndicats sont déjà sur le pied de guerre en attendant un nouveau train de réformes libérales. Mais que peuvent celles et ceux qui ne travaillent pas, les chômeurs et les retraités ?

Aux chômeurs, on promet. Ce n'est pas nouveau. Aux riches, on fait des cadeaux. L'argent va à l'argent ! Les retraités, on les pille !

C'est le scandale de ce début d'année : l'augmentation de la CSG. Rogner les retraites, incroyable ! Il faut pour ce faire avoir une sacrée dose de cynisme et un mépris de banquier. Emmanuel Macron se défend d'être le président des riches, pourtant c'est éclatant, non ?

En tous cas, la PNM continuera d'être solidaire de celles et ceux qui se battent pour une France et un monde plus justes, plus soucieux d'égalité, plus soucieux de fraternité.

La PNM sait compter sur votre soutien, chères lectrices, chers lecteurs.

Nous voulons améliorer notre journal dans la fidélité à ses origines et à son identité. Cette année, plusieurs anniversaires permettront à la PNM de voir l'histoire d'aujourd'hui à travers celle d'hier : Les événements de mai-juin 1968 en France ; la création de l'État d'Israël, en mai 1948 ; les accords de Munich de septembre 1938.

Alors, à notre PNM aussi, meilleurs vœux ! ■

CARNET

AHARON APPELFELD

« Je n'écris pas des livres, j'écris une saga du peuple juif, j'écris sur un siècle de solitude juive »

Aharon Appelfeld

On prend un livre de Aharon Appelfeld, on commence à le lire et ensuite on ne le quitte plus. On ne quitte plus le livre, on ne quitte plus l'homme. Ses mots, son regard, son visage nous hantent. Ils nous hantent au point que l'annonce de son décès le jeudi 4 janvier 2018 à l'âge de 85 ans fut un choc, une commotion, un tremblement de terre. On se dit : Pas lui. Lui, le survivant, qui avait enduré tant de souffrances alors qu'il n'avait que 10 ans, lui qui avait échappé de justesse à la mort, avait écrit des livres aux récits inoubliables, ne pouvait pas, ne devait pas mourir.

Aharon Appelfeld était un tendre, un doux, on le voyait sourire et l'on se disait : c'est un homme qui a traversé tant d'épreuves et de cruauté, qui cependant se maintient dans une permanente bienveillance vis-à-vis de son prochain.

Dans *Histoire d'une vie* l'écrivain raconte comment, lors de l'invasion



nazie en Ukraine, après l'assassinat de sa mère en 1940, après la marche forcée avec son père vers le camp de Transnitrie d'où il va réussir à s'échapper seul, il va errer en enfant sauvage dans les forêts, sera ensuite recueilli et enrôlé par l'Armée Rouge et envoyé en Palestine en 1946.

Il a 14 ans, il a tout perdu. Sa famille, sa terre, sa langue maternelle.

En Palestine, qui deviendra trois ans plus tard Israël, l'hébreu lui sera imposé. Ce sera sa « langue maternelle d'adoption ». Aharon Appelfeld va pétrir l'hébreu comme on pétrit une pâte, le modeler, remodeler, inventer un langage qui lui est propre, plein de finesse et de mystères, ponctué de silences, pour raconter ce que fut la tragédie de l'anéantissement du peuple juif, cela au travers de personnages charismatiques issus à la fois du réel et de son imaginaire.

Il y a, entre les mots et les silences, le cri de sa mère assassinée qui parcourra toute son œuvre.

« Ma mère fut assassinée au début de la guerre. Je n'ai pas vu sa mort, mais j'ai entendu son seul et unique cri. Sa mort est profondément ancrée en moi, et plus que sa mort, sa résurrection. Chaque fois que je suis heureux ou attristé son visage m'apparaît, et elle, appuyée à l'embrasure de la fenêtre, semble sur le point de venir vers moi ».

Béatrice Courraud

* cf. PNM n° 339 *Le Kaddish des orphelins*

Bibliographie

Principales œuvres publiées

Dans la collection Point Seuil : *Le Temps des prodiges*, 1978 ; *Tsili*, 1983, trad. Arlette Pierrot ; *Katerina*, 1989, trad. Sylvie Cohen ; *Histoire d'une vie*, Récit - Prix Médicis étranger 2004 ; *Floraison sauvage*, 2005 ; *La chambre de Mariana*, 2008 ; *Et la fureur ne s'est pas encore tue*, 2009, trad. Valérie Zenatti.

Aux Éditions de l'Olivier : *L'Amour soudain*, 2004, trad. Valérie Zenatti ; *Badenheim, 1939*, 2004, trad. Arlette Pierrot ; *L'héritage nu*, 2005, trad. Michel Gribinski ; *Le garçon qui voulait dormir*, 2011 et *Les Partisans*, 2015, trad. Valérie Zenatti.

Son ultime roman, *Des Jours d'une stupéfiante clarté*, paraîtra aux éditions de L'Olivier en février 2018.

PAUL OTCHAKOVSKY-LAURENS

Triste hasard, au moment où notre chronique cinéma évoque *La Douleur* d'Emmanuel Finkiel et *Vienne avant la nuit* de Robert Bober, Paul Otchakovsky-Laurens disparaît à l'âge de 73 ans. Le prélude de ces deux beaux films fut le texte éponyme de Duras pour le premier et de Bober pour le second, publiés par les éditions P.O.L.

Personnalité attachante, rigoureuse et exigeante du monde des livres et du cinéma, Paul Otchakovsky-Laurens avait fondé les éditions P.O.L, au célèbre logo de sept pastilles noires et grises, tel que Georges Perec, dans *La vie mode d'emploi*, décrit une figure du jeu de go.

Paul Otchakovsky-Laurens devient l'éditeur et l'ami de Perec ; celui aussi de Marguerite Duras, qu'il chargea de diriger la collection *Outside*. Réalisateur de deux films, *Sablé sur Sarthe* et *Éditeur*, il confiait dans le premier un viol subi dans l'enfance sur lequel le silence se refermait et la révélation par sa mère adoptive, à l'adolescence, de ses origines juives à la sortie d'un cinéma où ils venaient de voir *Nuit et brouillard* d'Alain Resnais. En effet, son père, le peintre Zelman Otchakovsky, juif de Bessarabie, meurt alors que Paul est nourrisson.



Attaché au cinéma, depuis sa création, P.O.L a publié des écrits de cinéastes et de critiques : Werner Herzog, Jean-Luc Godard, Serge Daney et depuis vingt ans la revue de cinéma, *Trafic* à laquelle j'ai eu le plaisir de collaborer, une revue bilingue qui publiait, sans illustrations, les articles de critiques, penseurs, philosophes, écrivains poètes, cinéastes, photographes et universitaires.

P.O.L a créé, chose devenue rare, une collection *Poésie* et publié romanciers et essayistes : René Belletto, Emmanuel Carrère, Martin Winckler, Robert Bober, Marie Darrieussecq ... P.O.L s'est vu tenter des procès par Jean-Marie Le Pen qui fut condamné, à la « joie féroce » de Paul Otchakovsky-Laurens !

P.O.L devrait pouvoir survivre à la disparition de son fondateur grâce à l'accord que celui-ci avait passé avec Gallimard. ■ Laura Laufer

Le comiteboris vous informe - Retour sur l'affaire de la crèche de Levallois

POUR L'ENFANCE, L'HISTOIRE ET L'ART, CONTRE LA SPÉCULATION IMMOBILIÈRE

« Toute ma vie a été influencée par les guerres et cela a déterminé pour une part énorme ma vie militante et ma vie d'artiste »



En 2015 la municipalité de Levallois-Perret a décidé, pour des raisons inavouables donc inavouées, de « démolir » la crèche Louise Michel magnifiquement décorée par Boris Taslitzky. C'était privilégier la spéculation immobilière au détriment de l'enfance, de l'Histoire et de l'art.

Cette décision a été immédiatement attaquée : par Evelyne Taslitzky, titulaire du droit moral, qui a lancé une pétition et fait appel en justice de la décision ; par des Levalloisiens regroupés dans l'association *Vraiment à gauche à Levallois* qui a fait appel de son côté ; par des riverains qui ont aussi fait appel ; par le Comité Boris* qui a demandé le classement au titre des monuments historiques des œuvres menacées.

• Parce que l'enfance a des droits : on ne détruit pas de crèche quand la population en manque (800 demandes non satisfaites !).

• Parce que l'Histoire a des droits : on n'efface pas de l'espace public le nom de Louise Michel, porteuse en France des idéaux de la Commune de Paris, porteuse à Nouméa d'un idéal de fraternité humaine.

• Parce que l'art a des droits : on ne détruit pas les œuvres d'un Boris Taslitzky. ■

Pour le classement des œuvres de Boris Taslitzky qui ornent la crèche Louise Michel à Levallois-Perret

Signez et faites signer notre pétition

https://www.petitions24.net/boris_taslitzky_accelerer_le_classement_au_patrimoine_oeuvre_gravee_creche_louise_michel_levallois/

* Amis de la Commune, Amis de Louis Aragon et Elsa Triolet, ANACR, ARAC, FNDIRP, Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide et sa *Presse Nouvelle Magazine*, *Vraiment à gauche à Levallois*.

LA PRESSE NOUVELLE

Magazine Progressiste Juif
fondé en 1934

Éditions :

1934-1993 : quotidienne en yiddish, *Naié Presse*
(clandestine de 1940 à 1944)

1965-1982 : hebdomadaire en français, *PNH*
depuis 1982 : mensuelle en français, *PNM*
éditées par l'U.J.R.E

N° de commission paritaire 061 9 G 89897

Directeur de la publication
Jacques LEWKOWICZ

Rédacteur en chef
Bernard Frederick

Conseil de rédaction
Claudie Bassi-Lederman, Jacques Dimet,
Jeannette Galili-Lafon, Patrick Kamenka,
Nicole Mokobodzki, Roland Wlos

Administration - Abonnements
Secrétaire de rédaction
Tauba Alman

Rédaction - Administration
14, rue de Paradis
75010 PARIS

Tel : 01 47 70 62 1 6
Fax : 01 45 23 00 96

Courriel : lujre@orange.fr

Site : <http://ujre.monsite-orange.fr>
(bulletin d'abonnement téléchargeable)

Tarif d'abonnement
France et Union Européenne :
6 mois 30 euros
1 an 60 euros
Étranger (hors U.E.) 70 euros
IMPRIMERIE DE CHABROL
PARIS

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je souhaite m'abonner à votre journal
"pas comme les autres"
magazine progressiste juif.
Je vous adresse ci-joint mes nom, adresse
postale, date de naissance, mël et téléphone

PARRAINAGE
(10 € pour 3 mois)

J'OFFRE UN ABONNEMENT À :
Nom et Prénom
Adresse
Téléphone
Courriel

DONALD TRUMP, JÉRUSALEM ET LE BOOMERANG

par Dominique Vidal*

(Suite de la page 1)

■ ■ ■ Si le nouveau président n'en a pas fait autant, c'est avant tout – comme toujours – pour des raisons de politique intérieure.

Obsédé par sa réélection, Trump entend prioritairement satisfaire ses électeurs, minoritaires mais très mobilisés. En l'occurrence, sa déclaration unilatérale sur Jérusalem en flatte deux groupes importants : d'abord les Juifs, même si un nombre croissant de ceux-ci ne soutient plus inconditionnellement la politique du gouvernement israélien ;

ensuite les chrétiens évangélistes, qui rêvent de rassembler tous les Juifs du monde en Terre sainte afin que leur conversion permette le retour du Messie et la bataille finale du bien contre le mal : Armageddon.

Mais la provocation de la Maison Blanche – qui viole, elle le sait, le droit international et va à contre-courant de l'opinion internationale – repose sur un calcul politique. Le président et ses conseillers pensaient détenir quatre cartes maîtresses :

- **la première**, c'est la radicalisation des dirigeants israéliens, qui, non contents d'accélérer la colonisation de Jérusalem-Est et de la Cisjordanie, en préparent désormais l'annexion. À la loi du 6 février 2017 va bientôt s'en ajouter une autre, qui permettra d'annexer cinq blocs de colonies situés à l'est de Jérusalem et peuplés de 125 000 colons : cette opération « bétonnera » l'hégémonie juive sur la ville et interdira définitivement d'y implanter la capitale d'un État palestinien, désormais impossible ;

- **la deuxième**, c'est la division, à la fois géographique et idéologique, du mouvement national palestinien depuis les élections de 2006 et surtout, l'année suivante, le putsch du Hamas contre le Fatah à Gaza. Et le processus de rapprochement n'a pas encore abouti, loin de là ;

- **la troisième**, c'est le renversement des priorités du monde arabe sunnite. Autrefois attachés à la cause palestinienne, l'Arabie saoudite et ses alliés entendent surtout combattre l'Iran, au moyen d'une alliance avec les États-Unis et Israël ;

- **la quatrième**, ce sont les guerres civiles encore en cours en Syrie, en Irak, au Yémen et en Libye. Ces événements marginalisent, de fait, le conflit israélo-palestinien, jusque-là central au Proche et Moyen-Orient.

Comme bien des calculs politiques, celui-ci comportait une erreur : il sous-estimait l'isolement des États-Unis. Qu'il est loin le temps où, sortie victorieuse de la guerre froide, l'Amérique passait pour l'« hyperpuissance » d'un nouveau siècle dont certains observateurs lui attribuaient le leadership incontesté. Entretemps, la poussée des pays émergents, Chine en tête, a ébranlé l'hégémonie occidentale. Et l'Afghanistan, puis l'Irak et la Syrie ont mis en lumière les limites de la puissance militaire de Washington.

Conscient de ce tournant, Barack Obama a eu le courage de retirer ses troupes des borbiers où elles se trouvaient et de signer avec l'Iran un traité sur le nucléaire permettant de réduire les tensions au Moyen-Orient. C'est bien ce que son successeur lui reproche. Mais, si les décisions d'Obama sont réversibles, les rapports de force internationaux, eux, ne le sont pas. D'où ce paradoxe : chaque geste qu'ébauche le locataire – provisoire, espérons-le – de la Maison

Blanche afin que l'Amérique soit « *great again* » provoque l'effet inverse. Si sa décision sur Jérusalem a

provoqué relativement peu de manifestations de masse dans le monde arabe, elle a néanmoins amené la Ligue arabe, silencieuse sur la Palestine depuis des mois, à élever le ton le 10 décembre, sans doute pour ne pas mettre des dirigeants en plein flirt israélien en porte-à-faux avec leur opinion publique. Une

semaine plus tard, les États-Unis se retrouvaient seuls contre tous au Conseil de sécurité des Nations unies. Puis, le 19 décembre, l'Assemblée générale réaffirmait le « droit à l'autodétermination du peuple palestinien », par le chiffre sans précédent de 176 voix contre sept et quatre abstentions. Enfin, le 21 décembre, la même Assemblée a condamné la provocation de Donald Trump par 128 voix, contre 9 et 35 abstentions [1], et ce malgré le chantage de la représentante des États-Unis, Nikki Haley, menaçant de couper les vivres aux pays qui « lâcheraient » Washington ...



Selon le dictionnaire, un boomerang est une « arme de jet des aborigènes d'Australie, faite d'une lame de bois courbée, capable en tournant sur elle-même de revenir en direction de son point de départ ». Donald Trump en est visiblement un expert ... ■

[1] Les 9 États ayant voté contre sont les États-Unis, Israël, le Guatemala, le Honduras, le Togo, la Micronésie, Nauru, Palaos et les Îles Marshall.

* Journaliste et écrivain, co-directeur avec Bertrand Badie de la publication annuelle *L'État du monde* (La Découverte).



ISRAËL – PALESTINE

Communiqué

LA VOIE VERS LA PAIX OU LA COURSE VERS L'ABÎME

C'est avec indignation et consternation que l'Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide (UJRE) a appris l'annonce, par le président des États-Unis, de la reconnaissance unilatérale de Jérusalem comme capitale d'Israël et du futur transfert de l'ambassade.

Cette décision conforte la politique menée par les gouvernements israéliens successifs qui n'ont cessé d'étendre les implantations israéliennes illégales sur le territoire qui doit permettre le respect des droits des Palestiniens dans le cadre d'un accord comportant des frontières sûres à deux États, parce que mutuellement reconnues et garanties internationalement.

Outre que la décision américaine revient à confier à un seul État la gestion d'un territoire sacré pour les trois religions monothéistes, elle est contraire au statut international de Jérusalem défini dans ce but par le droit international, tel qu'il s'exprime dans de nombreuses résolutions du Conseil de sécurité des Nations Unies, de la plus ancienne sur le sujet (n° 252 en 1968) à la plus récente (n° 2334 en 2016). Elle engage davantage encore le gouvernement israélien à s'aventurer, comme il le fait depuis 1980, dans une voie sans issue autre qu'une course vers l'abîme, totalement contraire tout à la fois aux intérêts à long terme de l'État d'Israël, des Juifs du monde entier et d'une paix durable, parce que juste. Juste, dans la mesure où elle permettrait la réalisation des droits des Palestiniens, à commencer par leur droit à un État souverain, tout en préservant le droit à l'existence d'Israël. Cette politique met le feu aux poudres en humiliant les Palestiniens et au-delà, les peuples du Proche-Orient.

L'UJRE, qui salue le désaccord manifesté par le président Macron, et au-delà par l'Union européenne, persiste à penser que la France, sans plus attendre, doit reconnaître l'État de Palestine. Tant qu'elle tergiverse, elle porte une part de responsabilité dans la dégradation de la situation, comme tous les États qui laissent agir le gouvernement israélien sans aucune limite.

L'UJRE déplore que le Crif ait pu demander au président Macron de s'aligner sur la décision du président américain. Elle le déplore d'autant plus qu'il prétend représenter les institutions juives de France et, partant, les Juifs de France, feignant d'ignorer qu'une grande partie de l'opinion française, Juifs compris, est opposée à la politique d'occupation du gouvernement israélien.

Pour une paix durable, parce que juste, l'UJRE demande :

- qu'une pression s'exerce sur le gouvernement d'Israël, dans les deux domaines du commerce international, notamment par la suspension de l'accord d'association commerciale qui accorde aux exportateurs israéliens vers l'Europe les mêmes avantages que s'ils étaient européens, et dans celui des investissements financiers dont bénéficie Israël,

- que l'ONU exhorte le président des États-Unis à revenir sur son annonce. ■

Le Bureau de l'UJRE
13/12/2017



LE LOUP ET (EST) SON PROPRE PIÈGE

par Jacques Lewkowicz

La politique économique macronienne prétend sortir la France de l'ornière du chômage par une distribution de pouvoir d'achat due à la réduction des cotisations sociales des salariés, cependant contrebalancée par une hausse de la CSG de nombreux retraités, la réduction de la pression fiscale sur les revenus financiers et la suppression de l'impôt sur la fortune concernant leurs titulaires. Est-ce crédible ? D'abord, l'INSEE [1] établit dans sa récente note de conjoncture que l'augmentation du pouvoir d'achat au cours du premier semestre ne serait que de 0,6 % en 2018 contre 1,3 % en 2017. Mais il faut aller plus loin. Presque tous nos lecteurs connaissent la fable de *Pierre et le Loup* qui a donné lieu à l'œuvre didactique géniale de Prokofiev. Un épisode de celle-ci est particulièrement éclairant, à titre d'image, pour comprendre le monde dans lequel nous sommes entrés en 2018. C'est celui où le petit Pierre réussit à enfile sur la queue du loup le nœud coulant d'une corde qu'il tient fermement en main. Mais, en fin de compte, c'est le loup qui se prend lui-même au piège. Plus il se débat pour se libérer du nœud, plus celui-ci se resserre.

Il y a une contradiction entre l'objectif qu'il tente d'atteindre et le résultat des efforts qu'il effectue pour atteindre cet objectif. Or, cette contradiction est de la même nature que celle qui enserrme le monde économique et la politique capitaliste dans lesquels nous sommes piégés.

En effet, on explique que les merveilles conjuguées de la micro-électronique et de l'informatique sont susceptibles tout à la fois de nous rendre des services insoupçonnés à ce jour et de réduire la peine au travail des êtres humains. C'est, d'ailleurs, souvent, pour déplorer les suppressions d'emplois à venir, conçues comme fatales. C'est oublier de noter que cette fatalité est liée à l'appétit du gain monétaire de ceux qui, plaçant leur argent dans l'appareil productif, en attendent le profit le plus élevé et le plus rapide possible. Car, si ce n'était le cas, d'une part, en satisfaisant de nouveaux besoins, on augmenterait l'activité ce qui tendrait, ainsi, à créer de nouveaux emplois et, d'autre part, les réductions d'emploi pourraient être considérablement freinées par la réduction du temps de travail sur l'ensemble de la vie des salariés.

Mais le point sur lequel il s'agit de porter l'attention est celui de la réalisation pratique de ces nouvelles technologies du point de vue de leur résultat financier. Car s'il est exact que ces technologies économisent du travail directement lié au résultat productif attendu, à la manière dont un robot économise du travail ouvrier, la mise en œuvre de l'équipement automatisé suppose des investissements considérables. Ceux-ci ne concernent pas seulement les éléments matériels mais également les études préalables nécessitant des heures de travail très qualifié de chercheurs fondamentaux et appliqués, d'ingénieurs non seulement en informatique mais aussi en ergonomie et plus généralement en sciences humaines et sociales.

De plus, dans la mesure où l'activité des salariés, dans le cadre de ces nouvelles techniques, nécessite plus d'attention, de disponibilité et d'initiatives non prescrites à l'avance, il faut investir dans l'être humain non seulement en salaire mais aussi en formations pas uniquement techniques, également en savoirs et savoir-être.

En fin de compte, toute vague d'innovation technologique implique des investissements considérables qui ne rapporteront rien en cas d'échec ; en cas de succès, la rentabilité est à très long terme.

Ainsi donc, pour pouvoir accroître leur profit, les maîtres de l'appareil productif doivent au préalable accumuler et risquer des sommes de plus en plus importantes avant d'atteindre cet objectif. Selon la théorie économique issue de la tradition marxiste : le développement des forces productives entre en contradiction avec les rapports de production à la manière dont les efforts du loup pour se libérer du nœud coulant de Pierre resserrent encore plus ce nœud.

Dans le domaine économique, ce nœud, ce sont les rapports entre les propriétaires privés des moyens de production et leurs salariés, lesquels rapports sont encastrés dans la recherche du profit maximum. Mais cette difficulté, grâce à des moyens idéologiques et politiques, les maîtres du capitalisme cherchent à la dépasser.

Depuis la fin des années 70 du XXe siècle, la nécessité de satisfaire les exigences de versements de dividendes aux opérateurs du capital financier conduit à augmenter la pression exercée sur l'appareil productif et sur les humains salariés dont les efforts permettent au capital de fonctionner.

Cette pression est facilitée par la levée des réglementations des marchés financiers [2]. C'est bien cette donnée qui est à l'origine du chômage provoqué par la recherche d'une baisse du « coût du travail » nécessaire à la réalisation de taux de profit impossibles à obtenir mais cependant exigés par les détenteurs de capitaux via le fonctionnement des marchés financiers. On est à l'opposé de l'explication du chômage par la taxation prétendument excessive des revenus et des fortunes financières. Cependant, même cette libéralisation, du fait de l'éclatement des bulles spéculatives qu'elle génère, comme on a pu l'observer en 2007, est vouée à l'échec : le nœud coulant se resserre de nouveau. Toutefois, il n'est pas nécessaire d'être en filiation directe avec la tradition marxiste pour constater les méfaits de cette contradiction et de la tentative faite pour la dépasser. Plusieurs études montrent l'accroissement des inégalités de fortune et de revenus [3]. On ne peut donc croire que la politique économique macronienne pourrait, dans ces conditions, parvenir au résultat qu'elle annonce alors, au contraire, que, laxiste à l'égard des revenus et des fortunes financières, elle facilite la spéculation boursière de leurs possesseurs et laisse se poursuivre la croissance des inégalités.

Mais, cette même image du piège dans lequel s'enferme le loup décrit assez bien les contradictions qui caractérisent les relations internationales. Ainsi, le gouvernement français, pour ne pas voir mis en cause les bénéfices de son néo-colonialisme africain, a-t-il cru bon d'intervenir au Mali pour s'embourber, finalement, dans un conflit interminable.

De la même façon, le gouvernement israélien, mû par le refus d'accepter les droits des Palestiniens, croit bon de s'impliquer dans une alliance avec l'Arabie saoudite et les USA contre l'Iran. Supposons que ce conflit latent entre l'Arabie saoudite et l'Iran se matérialise. De deux choses l'une : ou bien l'Iran en sort vainqueur et Israël appartiendra au camp des vaincus avec tous

les inconvénients qui pourront en résulter ou bien c'est le contraire. Et dans ce cas, qu'est-ce qui empêchera l'Arabie saoudite, une fois ce conflit terminé, d'utiliser l'armement accumulé pour le tourner contre Israël ? On affirme que les USA ne laisseraient pas faire. Néanmoins, ils avaient bien suscité le guerroisement dans l'Afghanistan de Ben Laden, dont la patrie d'origine était l'Arabie saoudite, mais sont restés impuissants quand ce dernier a tourné les forces de ses partisans contre eux. Le nœud coulant s'était refermé. Qu'est-ce qui prouve qu'il ne se refermera pas de la même manière sur Israël ?

On peut reprendre la même image pour chacun des deux protagonistes (l'Europe et la Russie) du conflit dont l'Ukraine fait les frais. Et l'on pourrait multiplier les exemples.

Cependant, même pris au piège du nœud coulant, le loup reste vivant et donc dangereux. Dans le conte de Prokofiev, il faut l'intervention des chasseurs, symbolisant le peuple, pour que le loup soit définitivement mis hors d'état de nuire. ■

[1] <https://www.insee.fr/fr/statistiques/3292415>

[2] Il n'entre pas dans les limites du présent article de présenter les différentes institutions financières qui font peser la contrainte de profit sur le fonctionnement de l'appareil productif. Mais on en trouvera une excellente description dans l'ouvrage suivant qui fournit également des propositions pour les réformer selon une logique plus conforme aux besoins humains : *L'entreprise liquidée, la finance contre l'investissement* de Tristan Auvray, Thomas Dallery et Sandra Rigot, Michalon, 2016. Pour une réflexion plus approfondie, on peut lire *Stabiliser une économie instable* de Hyman P. Minsky, Les Petits Matins, 2016.

[3] Par exemple la dernière volumineuse étude en date : <http://wir2018.wid.world>



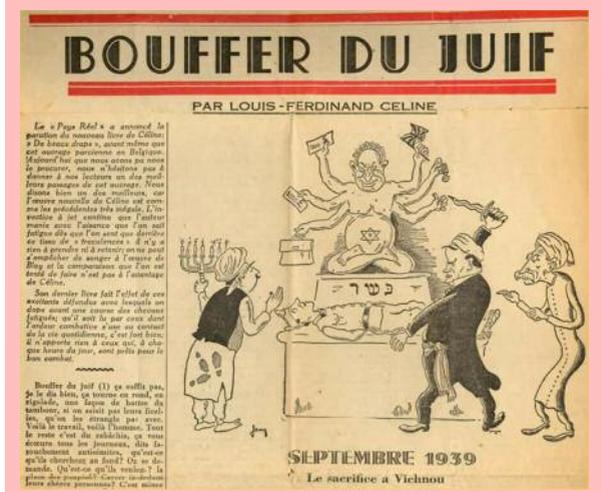
ANTISÉMITISME

DES GARANTIES ?!

La Maison Gallimard a annoncé qu'elle voulait publier, en mai – le 8 serait parfait ! – trois textes orduriers de Céline « *Bagatelles pour un massacre* », « *Les Beaux draps* » et « *L'École des cadavres* ». Le gouvernement demanderait des « garanties ». Des garanties ? De quoi ?

Voilà, petit exemple servi en se bouchant le nez et avec des pincettes (*Les Beaux Draps*, 1941) : « *Bouffer du juif, ça ne suffit pas, je le dis bien, ça tourne en rond, en rigolade, une façon de battre du tambour si on saisit pas leurs ficelles, qu'on les étrangle pas avec* » ; « *Volatiliser sa juiverie serait l'affaire d'une semaine pour une nation bien décidée.* »

Des garanties ! ■ BF



TRANSPORT DE YVES FLANK*

lu par BÉATRICE COURRAUD

Transport de Yves Flank tranche par son approche du « *Khurbn* » (anéantissement). Il mêle la réalité brute et insoutenable du génocide des juifs en contant dans les moindres détails le calvaire subi par ces derniers dans les wagons plombés, et une histoire d'amour qui est une échappée vers la vie et un retour à un possible, avant que la mort ne frappe dans toute son horreur. Réel et fiction se succèdent. Deux voix se répondent dans ce roman, celle du narrateur, « l'homme brun », et celle de « la femme rousse » comme si de la destruction des corps il fallait à tout prix faire naître un amour fou, une passion amoureuse dévorante et absolue.

Du transport vers la mort au transport amoureux.

Comment Yves Flank a-t-il pu puiser au plus profond de lui-même dans cette première partie du roman, « *Le cri de l'homme brun assis au fond du wagon* », une telle force pour décrire la souffrance humaine à son paroxysme ? Ses mots sont sans complaisance, sans concession et nous

affectent d'autant que l'auteur use d'un langage direct qui nous « place » au plus près de ces femmes, ces hommes de tous âges et de toutes conditions et de Samuel, l'enfant dont on ne sait et ne saura rien.

L'auteur, né en 1949, appartient à la deuxième génération. Une génération qui prend fréquemment la plume pour remonter vers un passé qui se fait de plus en plus lointain. Il a tenté ici de saisir les ombres de ses deux grands-mères, Perla et Rachel, déportées à Auschwitz, à qui il dédie ce livre, mû par l'impérieuse nécessité de laisser encore et encore des traces de ce qui fut la pire abomination de l'Histoire.

Ces interminables jours de transport vers Auschwitz sont une lente agonie. La langue devient pierre dans les gorges assoiffées et affamées, les corps s'affaissent, s'effondrent, on entasse les morts dans un coin. Il faut marcher dit la femme rousse, pour que le sang circule, mais comment marcher lorsque l'on n'a plus de forces et que les corps s'empilent les uns sur les autres, plus moyen de se mouvoir, de respirer dans l'odeur nauséabonde

de l'urine, du vomi et de la merde. La merde, c'est le mot qu'emploie l'auteur. Il y a de la merde partout. On a bien essayé de trouver un coin pour les excréments, les recouvrir de morceaux de papier et de vêtements, mais ça déborde bientôt très vite car dans les wagons qui transportent les juifs vers la mort, les nazis ont pris soin de ne pas mettre de seau. Pas même un seau.

Au milieu des ténèbres une voix soudain s'élève, emplit le wagon de douceur, de tendresse. C'est la voix d'une vieille. Elle chante une chanson yiddish.

*« Ikh efn oyf dos fenster shtil,
un ze – a foygl flit – ikh veys :
der foygl tsu der zun vil vern
haynt a lid. »*

*« J'ouvre doucement la fenêtre et
vois – un oiseau vole – je sais :
l'oiseau vers le soleil deviendra
chanson aujourd'hui. »*

Puis c'est le silence.

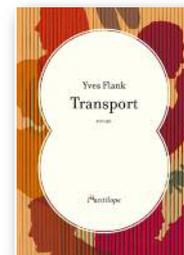
C'est alors que surgit, alors que c'est la fin, que le train arrive à destination et que les corps inertes, morts et ago-

nisants entremêlés, sont projetés hors du wagon, c'est alors que surgit « *Le cantique de la femme rousse* », un chant d'amour, un chant du corps amoureux, un hymne à la vie, une incantation avec ces mots qui reviennent, lancinants, à chaque page :

*« Sors-moi de cet enfer, aide-moi,
souviens-toi, mon amour »
« Souviens-toi »*

Yves Flank nous transporte vers ces deux ailleurs de manière sobre et lumineuse. On a l'impression de l'entendre, de le voir, lui, le comédien, parcourir les chemins pour confier cette histoire, « son » histoire, pour la dire, la hurler encore et encore à la face du monde. ■

* **Transport** de Yves Flank, Éd. de l'Antilope, 2017, 136 p., 15 €. **Les éditions de l'Antilope** publient des auteurs rendant compte de la richesse et des paradoxes de l'existence juive sur les cinq continents, comme entre autres *Yitskhok Rudashevski, Sholem Aleikhem, Israël Joshua Singer, Rachel Shalita, Hanan Ayalti ...*



MÉMOIRE

27 JANVIER 1945, 15 HEURES, L'ARMÉE ROUGE ENTRE DANS AUSCHWITZ

Le samedi 27 janvier 1945, vers 15 heures, sous un ciel gris et sombre, à quelques kilomètres du village polonais d'Oświęcim, rebaptisé Auschwitz par les Allemands en 1939, une poignée d'éclaireurs de la soixantième armée du premier front d'Ukraine, commandée par le général Koniev, avance prudemment vers « un camp où l'on brûle les gens », comme l'ont indiqué aux soldats Rouges des villageois polonais. Personne ne sait encore rien dudit « camp ». Responsable d'un canon d'artillerie dans la LXe armée soviétique, le jeune sergent Enver Alimbekov est l'un des premiers à entrer dans l'enfer. Il raconte :

« J'avais 21 ans, j'étais au front depuis 1942, dans le 472e régiment d'artillerie. À Babitz, à douze kilomètres du camp, les villageois nous ont parlé de cet endroit "où on brûlait les gens". Nous sommes arrivés à proximité le 27 janvier au soir. La bataille aux portes du camp a été dure. Nous avons perdu 69 hommes (...).

Les prisonniers attendaient derrière les portes. Lorsque nous sommes entrés, il faisait déjà nuit. Une vilaine pluie mêlée à de la neige nous

transperçait. La route qui menait à Auschwitz était mauvaise. On pataugeait dans la bouillie. Aux abords du camp, l'air était différent, lourd et puant. Les portes étaient ouvertes.

Devant moi, je voyais une rangée de baraquements. Quelques prisonniers se sont immédiatement approchés de nous.

Nous nous sommes éparpillés dans le camp, pour voir. Je crois que je suis parti en avant. J'ai ouvert la porte d'un baraquement en bois gris, délabré. L'entrée donnait sur une pièce très longue. J'ai regardé : des enfants, des enfants partout, là et là et là. Des restes de vêtements pendaient sur leurs corps tout maigres. Ils s'approchaient de moi, se dandinaient, rampaient, en gazouillant dans leur langue. Leurs petites mains sales et osseuses s'accrochaient à mes jambes. Il y avait une jeune fille plus âgée avec eux. Je lui ai demandé :



"Mais d'où viennent ces petits ?" Elle était polonaise, mais elle parlait russe. "Ce sont les enfants de Varsovie, du soulèvement, ils ont été raflés par les nazis".

"Moi, me dit-elle, j'ai combattu dans une organisation clandestine polonaise. La Gestapo m'a attrapée. Je suis ici depuis plusieurs années".

On entendait parler dans tous les sens, dans toutes les langues. Les Français se tapaient sur la poitrine en criant "Paris, Paris" ; "Rome", ceux-là, visiblement, étaient italiens. Les Hollandais disaient "La Haye". Puis j'ai entendu parler ma langue. J'étais étonné qu'il y ait des Russes. La Polonaise, celle qui s'occupait des enfants, m'a répondu : "Monsieur, le monde entier est réuni ici" ».

Les Soviétiques viennent de faire la plus terrible découverte du XXe siècle :

les trois camps d'Auschwitz I, d'Auschwitz II-Birkenau et de l'usine d'IG Farben à Monowitz. Ils viennent d'investir le maillon essentiel de l'industrie nazie de la mort.

Lorsqu'ils arrivent, il ne reste plus dans tout le complexe que 7 000 femmes et hommes et une centaine d'enfants, malades ou mourants, grelottants et affamés. Quelques jours auparavant, les SS avaient contraint 60 000 prisonniers à partir vers l'Ouest, à pied ou en wagons découverts, dans une « marche de la mort » qui tuera 15 000 personnes, dont les cadavres jonchent alors les routes de Silésie.

Au mois de mars, les autorités militaires soviétiques firent des obsèques solennelles aux quelques 700 hommes et femmes dont ils avaient trouvé les cadavres dans les allées, les baraques et les fosses, et symboliquement à toutes les victimes exterminées dans le camp d'Auschwitz et ses annexes. Durant les quatre années de fonctionnement du camp, un million trois cent mille personnes y ont été assassinées, dont un million cent mille Juifs. ■ **BF**

Littérature LA CHRONIQUE DE GÉRARD-GEORGES LEMAIRE

Modiano, l'imprévisible

Patrick Modiano est l'écrivain le plus déconcertant qui soit ! Dans ses *Souvenirs dormants*, on croit lire, au début, des bribes de réminiscences. Mais petit à petit, sans qu'on s'en aperçoive tout de suite, on se rend compte que ces fragments se décousent sans cesse plus et nous entraînent au gré d'une sorte de dérive dans les rues de Paris et de sa banlieue, et certains intérieurs problématiques de cafés connus du Quartier latin. Modiano qui cultive depuis longtemps l'art de l'esquive et de l'ambiguïté ne s'est jamais beaucoup ouvert sur sa propre vie. Il a bien donné quelques entretiens, mais qui sont loin de révéler la trame de son existence.

Avec *Souvenirs dormants*, il marque son intention de nous égarer ! Dans ces romans, et surtout le dernier en date, il met tout en œuvre pour que le lecteur perde le fil de l'intrigue et accepte ses propos sans réserve. Ces errances dans Paris et sa proche banlieue, ces héros aux contours mal définis, qui apparaissent et disparaissent sans raison, ses histoires qui, comble du paradoxe, se délitent à mesure qu'elles se développent, eh bien, on les retrouve dans cet ouvrage où l'on ne sait pas si quelque chose de l'auteur est présent, ce que je suppose sans trop vouloir m'avancer, mais nombre de ces rencontres – le terme revient de façon obsessionnelle dans ce livre – sont sans doute imaginaires ou tout du moins travesties. Inutile de s'interroger sur les motifs qui poussent l'auteur à dissimuler son passé, à ne jamais dire ce qui a été sa vie.

À l'évidence, il a décidé que sa vie était toute dans ses ouvrages. On ne pourrait même pas parler d'*antimé-*

moires, pour reprendre le titre célèbre d'André Malraux. Non. C'est le jeu de la fiction qu'il nous impose et qui nous laisse en suspens entre le réel et l'imaginaire et, plus précisément, entre deux façons de considérer l'imaginaire.

Il se passe bien des choses au fil des pages – relations avec des femmes, amitiés singulières, moments équivoques, rapports peu désirés – sans qu'aucune histoire ne se dégage de tout cela. C'est nous qui inventons d'hypothétiques récits tandis que nous suivons le narrateur au gré de ses dérives dans le temps, l'espace et le Paris de ses jeunes années.

La belle lecture que propose Christian Gonon ne fait qu'accentuer cet équilibre de l'art romanesque de Modiano. On suit le cours des moments de fiction, on les suit avec passion, et l'on a beau se dire que l'auteur nous mène en bateau, on est pris par cette étrange faculté qu'il a de construire des contes à dormir debout. L'acteur rend tous ces sentiments mêlés avec talent.

La mémoire est encore aux premières loges dans sa pièce de théâtre, *Nos débuts dans la vie*, qui tout aussi hypothétique que ses romans, n'en est pas moins belle. La relation entre Jean et Dominique se situe dans



le passé. Mais tout semble se passer au présent. Quoi qu'il en soit, la débutante est stupéfaite que le grand metteur en scène Savelsberg lui propose de jouer dans *La Mouette* de Tchekhov alors qu'il se montre très dur avec elle pendant les répétitions. Ce grand écart entre deux formes du passé se traduit par une apologie de l'absurdité la plus absolue alors que les dialogues sont d'une merveilleuse simplicité, n'abordant souvent que des sujets assez communs de la vie de chacun.

On peut se demander si le mystérieux Savelsberg n'est pas un double de l'écrivain, car la méthode de celui-ci n'est pas sans évoquer la démarche de celui-là. Mais rien n'est moins sûr. Ce qui se déroule sur la scène et ce qui se passe hors du théâtre, qui n'en est que le prolongement ou le proscénium, n'aboutit pas à un sens, ni même à un non-sens comme chez Beckett, mais à quelque chose qui se recompose dans l'esprit du lecteur et qui au-delà du plaisir de la lecture, se situe dans son désir, sa nécessité de s'accrocher à une fiction, comme autrefois les Anciens façonnaient et refaçonnaient leurs mythes. ■

De Patrick Modiano

- *Souvenirs dormants*, Gallimard, 2017, 112 p., 14,50 €
- *Souvenirs dormants*, lu par Christian Gonon, 2017, Gallimard, CD audio *Écouter / Lire*, 2h., 13,99 €
- *Nos débuts dans la vie*, Gallimard, 2017, 92 p., 12 €



CLASSÉ SANS SUITE* : MUSÉE DE LA GUERRE, MUSÉE DU DOUTE

par GÉRARD-GEORGES LEMAIRE

On doit surtout à Claudio Magris des essais, des œuvres entre le savoir et le voyage (*Danube*, *Microcosmes*), des nouvelles (comme *La Mer*) et des pièces de théâtre. Le roman est pour lui une vocation tardive. Mais puissante. À l'instar d'un Orhan Pamuk [1], quoique dans une optique complètement différente, Magris prend ici comme thème, comme *topos*, une ville : Trieste, sa ville natale. Il imagine un grand musée de la guerre, qui est aussi, paradoxalement, un musée de la paix. Au fil des pages, le musée s'édifie, salle après salle, avec des bribes de souvenirs, des moments de l'histoire et surtout la carte, à la fois réelle et imaginaire, de Trieste.

Quand Magris baptise son roman « *Classé sans suite* », il prévient en quelque sorte le lecteur que tout y sera piège pour notre vision du monde. Loin de prendre pour modèles des chefs-d'œuvre du passé, il transforme sa bibliothèque en un espace borgésien où des civilisations et leurs hypothétiques interprétations, où l'Histoire et les histoires des hommes et des femmes forment, à la manière d'un palimpseste, une gigantesque saga qui déroge en partie aux principes fondamentaux de l'art romanesque. Son musée, en principe n'a rien d'exceptionnel dans sa conception, car il doit contenir des archives et des objets de toutes sortes qui rappellent les événements belliqueux du passé. Mais les nouvelles technologies et les nouveaux codes utilisés pour analyser les événements aboutissent à une fiction déconcertante.

On découvre l'étrange cité de Mnémosine où Luisa Brooks [2], la jeune et brillante chercheuse à qui l'on a

confié la conception de ce lieu sans précédent, doit en définir le contenu en fonction d'un ouvrage de référence, le DUD, comprenez le Dictionnaire universel définitif, qui remplace l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert. Elle n'ignore pas que ce « *Musée lui aussi devait être un amas confus de l'avant et de l'après, comme les choses qu'il montre et raconte* ». À mesure que l'on découvre les salles de ce lieu piégé, on se rend compte que les pièces de ses collections ne font que sous-tendre toutes les mémoires du monde – celle des guerres, celle de la Résistance, ou plutôt des différentes résistances – italiennes ou slaves, démocratiques ou communistes –, celle des vies sacrifiées, des trahisons, des sacrifices et des morts effroyables.

Impossible, dès lors, d'obtenir un parcours linéaire et limpide. C'est une pure vue de l'esprit, qui se transmue en une sorte de panorama sur plusieurs plans, qui en dénature et l'esprit et la forme. C'est une sorte d'édifice compliqué et en équilibre précaire où les pires horreurs sont indissociables d'une sorte d'esthétique de l'humanité, quand bien même elle serait souffrante. On comprend aussi qu'il s'édifie autour d'un centre tout à fait tangible, mais aussi mythique, qui est le camp de la mort : la *Risiera di San Sabba*. Construite en pleine ville, dans une zone industrielle alors active, cette ancienne usine de décorticage du riz fut le seul camp allemand de Trieste : camp d'internement pour certains, camp de la mort pour d'autres. Il y avait des cellules exigües, des salles de travail au premier étage, et un four crématoire que les SS ont fait sauter lors de leur départ précipité.

Plus on progresse dans la lecture de ce livre, plus la macro-histoire se délite, se désagrège en une multitude de micro-histoires infinies. Le musée prend, dans cette dynamique, l'aspect d'une sorte de cauchemar climatisé proposant à la fois une grande exposition des contenus de l'esprit et des traces laissées par le destin des hommes et aussi le catalogue imaginaire qui les reconstitue et parfois les transcende. Cette Histoire, qui est nôtre contre notre volonté, est obsédante et fascinante la fois. Elle a pour pivot central *La Risiera di San Sabba*. Il y eut en ce lieu un massacre : des Juifs, des Tziganes, de tous ceux qui ont refusé ou combattu l'oppression nazie, comme si la Shoah, telle une métaphore virale, finissait par englober une grande partie de l'humanité insurgée. Ce lieu donne froid dans le dos. On y trouve des rêves brisés et aussi la révélation des catacombes d'une pensée qui, si elle ne parvient plus à croire en ses grandes illusions, n'en cultive pas moins un immense espoir.

Là encore, on est confronté à un artifice – celui d'un artiste obstiné (l'écrivain), qui tout à la fois cache et dévoile son jeu, dans une atmosphère étrange, qui croit encore en l'humain, mais doit consigner dans les pièces de cet immense musée chaque rouage de la mécanique infernale du doute qui le tenaille. ■

[1] Allusion au *Musée de l'Innocence* du romancier turc Orhan Pamuk.

[2] Fille d'un aviateur noir des troupes d'occupation et d'une mère juive.

* Claudio Magris, *Classé sans suite*, trad. de l'italien par Marie-Noëlle et Jean Pastureau, Éd. L'Arpenteur, 480 p., 24 €



Cinéma LA CHRONIQUE DE LAURA LAUFER

LA DOULEUR D'EMMANUEL FINKIEL

AVEC MÉLANIE THIERRY, BENOÎT MAGIMEL ET BENJAMIN BIOLAY

Dans la France occupée, Marguerite Duras rédige des *Cahiers de guerre* pendant la période où son mari, Robert Antelme, est déporté.

De ces *Cahiers* naîtra une œuvre, « *La douleur* », composée de plusieurs récits dont s'inspire Emmanuel Finkiel qui unit en un seul récit les démarches entreprises par Duras pour connaître le sort de son mari, et l'attente de son retour.

Emmanuel Finkiel rend justice au beau texte de Duras par la voix off du personnage de l'écrivaine alternant avec les scènes de dialogues entre les personnages. L'excellente Mélanie Thierry incarne l'auteure jeune et nous fait vivre son espoir, son tourment, sa révolte puis, peu à peu, la naissance du désir de ne pas voir revenir celui qu'elle attend, désir coupable, né de sa lassitude, de son impatience, et de sa relation avec l'ami du couple, le compagnon de lutte Dionys Mascolo devenu son amant et bientôt son deuxième mari. C'est Benjamin Biolay qui campe Mascolo et Benoît Magimel, magnifique acteur, joue Rabier, le flic de



la rue des Sausaies. Curieux du fait qu'une femme puisse être écrivaine – chose jugée inconcevable et fascinante pour lui –, Rabier tient à sa merci Duras qui dépend de lui pour avoir des informations

sur le sort de Robert Antelme. Une relation trouble, un étrange jeu de chat et de souris s'installe entre lui et l'écrivaine, elle-même curieuse de découvrir, à travers la médiocrité de Rabier, la perversité du pouvoir.

Finkiel s'est attaché à faire vivre l'Occupation, par maints détails de la vie quotidienne. C'est par deux femmes que Duras découvre le sort fait aux Juifs : une voisine espérant dans l'angoisse le retour de son mari lequel ne reviendra pas de camp et Madame Katz que Duras héberge. L'actrice, Shulamit Adar, incarne magnifiquement Madame Katz

qui, espérant le retour de sa fille infirme emmenée en camp, se refusera à la croire morte quand elle apprend que Dora fut gazée dès l'arrivée au camp, tant la chose lui semble inimaginable. Si l'attente est décrite ici dans toute la richesse de ses émotions, Finkiel a bien rendu aussi le doute et l'angoisse suscités par la découverte de l'extermination et l'épreuve du retour des camps.

En lisant « *La douleur* » de Duras, on apprend qu'il fallut prodiguer de nombreux soins à Robert Antelme pour qu'il survive tant sa faiblesse était grande. Finkiel a choisi de ne pas nous montrer le corps d'Antelme, mais la description précise de l'attente de son retour qui crée cette « *Douleur* » laquelle nous parle aussi de « *L'Espèce humaine* ». ■

VIENNE AVANT LA NUIT

DE ROBERT BOBER

(Suite de la page 1)



■■■ L'exploration de Bober mêle les mémoires juives des artistes, des intellectuels et du peuple et son voyage sur leurs traces nous entraîne dans les rues, les cafés, la synagogue. Le cimetière abandonné, où notre ami Bober cherche la tombe de son aïeul est devenu le royaume des biches, surgisse-

ment poétique. La nature paisible et souveraine y a retrouvé ses droits, recouvrant de silence, la paix et le bonheur viennois bientôt brisés par l'antisémitisme, l'*anschluss*, la guerre.

Une photographie réunissant toute la famille de Bober avec le patriarche nous dira l'hécatombe criminelle qui la décima. C'est ainsi qu'un monde riche de culture, de fêtes juives fut assassiné. Bober fait palpiter et vivre avec émotion ce qui en a survécu, honorant ainsi les disparus.

Et de cette mémoire familiale surgit l'Histoire de l'humanité là où ce fut *Vienne avant la nuit*. Un très beau film. ■

Théâtre LA CHRONIQUE DE SIMONE ENDEWELT

אויפן האלבועג פון בענקשאפט

Oyfn halbveg fun benkschaft

À MI-CHEMIN DE LA NOSTALGIE

par LE TROÏM TEATER

Créé en novembre 2014 à la Maison de la culture yiddish, en présence de l'auteur, le monologue de Boris Sandler, *À mi-chemin de la nostalgie* [1], est de retour à Paris après avoir été joué à New-York, dans le cadre de l'*International Festival of Jewish Performing Arts*, ainsi qu'en Belgique, et à Bucarest dans le cadre de l'*International Yiddish Theater Festival*. Il est interprété par la troupe du *Troïm Teater* qui, issue de l'atelier de théâtre de la Maison de la culture yiddish et fondée en 2001, joue exclusivement des spectacles dans cette belle et sensible langue qu'est le yiddish. Charlotte Messer en signe les mises en scène, aidée dans la connaissance du théâtre yiddish par son mari Alexandre, très féru en la matière.

Le thème de la pièce se fait écho d'une double nostalgie : « *Je sais* (dit la voix de la mère disparue à sa fille) *que tu te languis de ton « hier »*. Nous aussi nous nous languissons, mais du « demain » qu'on nous a dérobé. *Quelque part, à mi-chemin de nos nostalgies, nous nous retrouverons bientôt* ». Sentiment d'immense solitude, de perte, chez cette

personne âgée issue d'un milieu ashkénaze, englobant son propre déracinement, une transmission aux proches non effectuée, et l'éloignement de ses propres enfants, donnée du monde moderne où chacun se distancie pour faire sa vie, dans un éparpillement au monde, où les communications téléphoniques ou numériques font office de présence. Savent-ils seulement d'où elle vient, ce qui lui est arrivé, et pourquoi elle n'a pas voulu suivre son enfant en Allemagne ? Surgit « *juste après Sukkoth* » une jeune femme venue l'interviewer sur sa propre histoire pour les besoins d'un film consacré aux survivants de la Shoah [2], ravivant ainsi des souvenirs enfouis.

Le contexte dramaturgique est campé et implante le récit dans une tradition concrète, celle des morceaux de pain : « *Jadis en Bessarabie soviétique, avant de partir en voyage, il était d'usage de se préparer un sac rempli de tranches de pain séché pour la route* » dit le flyer. Le récit est poignant, à la fois unique et universel, nous renvoyant à notre propre vécu, la vieillesse regardant l'enfance, abolissant l'avenir, nichée dans la maladie qui deviendra mortelle. La pièce



© Maison de la Culture Yiddish - Bibliothèque Medem

le gouvernement roumain d'extrême droite de Ion Antonescu s'allie à Hitler avec ses lois antisémites. La famille a dû fuir sur les routes de l'exil ; tous sont « *épuisés et affamés* ». C'est le ghetto de Tultshin, puis le camp de Petchera. Le monologue est un voyage entre le temps présent et la mémoire.

La sublime et lancinante musique de Sonia Wieder-

évoque le devoir de mémoire, l'impossibilité de raconter l'enfer pour épargner les siens, la difficulté de transmettre, et reconstitue un pan d'histoire.

Sarounyé, Weksler, Sara Zeligovna, née à Belz en Bessarabie, émigrée à Rehovot en Israël tandis que ses deux enfants habitent maintenant l'un à Toronto et l'autre en Allemagne, était la fille d'un commerçant, Zelig Nussenboïm, et de Dobé Nussenboïm. Sa sœur aînée s'appelait Khayonsyé (Khaye en yiddish). À la maison, tous parlaient yiddish et roumain. Sa mère connaissait le russe du temps où la Bessarabie faisait partie de la Russie. « *C'est seulement après la guerre civile que ce territoire fut englobé dans la Grande Roumanie* ». Les fascistes roumains prennent le pouvoir, puis viennent les soviétiques libérateurs. Un an plus tard la guerre éclate :

Atherton, qui nous est familière, de même que les jeux de lumière incessants, accompagnent ce va-et-vient du présent au passé, à l'absence, et soulignent ce dernier sanglot de solitude et de rupture du monde, d'un monde, en forme de soupir final. L'actrice Annick Prime-Margules incarne intelligemment, et avec un accent parfait, cette vieille dame en perte (en quête) de repère.

L'auteur Boris Sandler y a probablement mis de son histoire. Né en 1950 à Belz, dans la région de Lvov en Ukraine, écrivain, journaliste, il a été le rédacteur en chef du journal *Forverts* (« *En avant* »), le plus ancien journal yiddish de New-York auquel il collabore toujours. ■

[1] Monologue extrait de la nouvelle parue sous le même titre dans le recueil « *Royté shikhelekh far Reyichel* » (Chaussures rouges pour Rachel).

[2] Dans le cadre du projet de Steven Spielberg – sauvegarder la mémoire des survivants de la Shoah.

Joseph Moiseevitch Tchaïkov de l'AVANT-GARDE yiddish AU RÉALISME SOCIALISTE

par BERNARD FREDERICK



Tchaïkov, l'un des fondateurs en URSS de la *Kultur-liguè* (1917), avant-garde culturelle yiddish, réalisa pour le pavillon soviétique de l'Exposition universelle de Paris, en 1937, les bas-reliefs dont des vestiges ont été récemment retrouvés.

En 2004, des ouvriers qui pratiquaient des fouilles dans le parc du château de Baillet (Val-d'Oise) firent une étonnante découverte. Ils mirent à jour des fragments importants de bas-reliefs dont on découvrit vite l'origine : l'entrée du pavillon soviétique à l'exposition universelle de Paris en 1937.



Cette année-là, après les grèves de 1936, l'Union syndicale CGT de la métallurgie avait acquis ce château afin d'en faire un parc de loisirs pour les familles de travailleurs.

Les Soviétiques lui avaient offert une partie des bas-reliefs. En juin 1940, le domaine fut repris par le gouvernement français qui y interna près de 300 militants communistes. Puis, il passa sous contrôle de Vichy qui l'attribua à un chantier de jeunesse.



Les bas-reliefs furent détruits à coups de masse. À la Libération, on ne les retrouva pas. La CGT se sépara du château en 1972.

Le pavillon soviétique, construit au Trocadéro, était surmonté d'une statue géante de Vera Mukhina, qui représentait un ouvrier et une kolkhoziennne, brandissant l'un un marteau, l'autre une faucille. Connue dans le monde entier, elle est l'un des symboles de l'URSS. Aujourd'hui encore, on peut admirer les réalisations de l'URSS au Parc des expositions (VDNKh) à Moscou. À la base de l'édifice, une série de bas-reliefs représentait les républiques de l'URSS et des scènes de la vie culturelle. Ces sculptures étaient l'œuvre d'un artiste juif soviétique : **Joseph Moiseevitch Tchaïkov**.

Né à Kiev en 1888, Tchaïkov, petit-fils d'un *soifer* (scribe) entre en apprentissage dans l'atelier d'un graveur. Ses premières œuvres sont remarquées par



le sculpteur Naum Lvovitch Aronson (1872-1943). Grâce à lui, il obtient une bourse pour étudier à Paris où il s'inscrit dans l'atelier de Jean-Antoine Injalbert (1845-1933) à l'École des Beaux-Arts, ainsi qu'à l'École des Arts Décoratifs. Il expose au Salon d'Automne de 1913.

Tchaïkov s'installe à « la Ruche » située au numéro 2 du passage de Dantzig, non loin des anciens abattoirs de Vaugirard, la cité d'artistes où séjournèrent, certains à la même époque que le jeune Joseph, Modigliani, Soutine, Léger, Zadkine, Altmann, Chagall...

Avec d'autres artistes juifs immigrés, il fonde la première revue consacrée à la recherche d'un style juif dans l'art : *Makhmadim* (les précieux).

« Ce périodique, expliquait le peintre Marek Szwarc, en 1954, devait traiter du style juif dans la plastique, ce style propre à toute notre création. Il devait nous tenir lieu de patrie et nous suivre partout, comme la tente suit les nomades que nous étions ».

Rentré en Russie, il va plonger dans le bouillonnement social et artistique qui accompagne et suit la Révolution d'Octobre. Il

enseigne aux *Vkhoutemas* (Ateliers supérieurs d'art et de technique) aux côtés d'artistes comme Vladimir Tatline ou Alexandre Rodtchenko et dessine, en 1927, un projet, d'inspiration constructiviste, pour la Tour du dixième anniversaire de la Révolution d'Octobre. Il réalise des illustrations pour des ouvrages comme *Der galaganer hon* (Le coq vantard) de Peretz Markish, *Dos Kelbl* (Le veau) de Mendele Mocher Sforim ou *Grimm Meiselach* (Les contes de Grimm).

Tchaïkov réalise trois sculptures pour la ville de Kiev – dont



un buste de Karl Marx. Or, à la même époque, l'artiste crée plusieurs sculptures cubo-futuristes, ayant pour sujet des thèmes que l'on peut relier au monde juif comme *Le Violoniste* (1921) ou *Le Soyfer* (1923). Dans les années 1930, il s'illustre par d'imposantes sculptures d'athlètes.

Cependant, Joseph Tchaïkov demeure peu connu hors de son pays. Ses illustrations ont été exposées au Musée d'Israël, en 1987 et au Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme à Paris, dans l'installation « *Futur antérieur. L'avant-garde et le livre yiddish (1914-1939)* ».

Seule l'exposition du *Jewish Museum* de New-York, en 1995-1996, « *Russian jewish artists in a century of change 1890-1990* » a évoqué l'ensemble de sa carrière.



La découverte, à Baillet, des vestiges du pavillon soviétique de l'Exposition universelle a cependant

été l'occasion de faire connaître Tchaïkov en France. D'abord par une exposition temporaire à la Cité de la Musique, grâce à laquelle l'*Institut national de recherches archéologiques préventives* (Inrap) obtint en avril 2009 l'autorisation de poursuivre les fouilles.

Le puzzle géant effectué à l'issue de l'exhumation des artefacts a permis d'en reconstituer des parties bien conservées, notamment les couples turkmène et azéri, le Tadjik et son blason, et, presque complet, le panneau *La Musique et la Danse* et son violoniste.

On peut les voir, aujourd'hui, au Musée archéologique du Val-d'Oise, à Guiry-en-Vexin. ■

